

## SOMMAIRE



*Jeanine Lindecker*

### La mystérieuse affaire Lindecker - Page 2

Le 12 mars 1956, Jeanine Lindecker est retrouvée morte dans sa villa de Royat (Puy-de-Dôme), tuée de deux balles de revolver. Son mari, Alfred, affirme qu'elle s'est suicidée. La police judiciaire, au fil de l'enquête et des expertises conclue au crime. Alfred Lindecker est inculpé puis écroué. Intelligent, il va démonter pièce par pièce le dossier qui l'accable au point que la justice doit s'avouer vaincue. Sept mois après le drame, le suspect est libre. Un non lieu a été rendu. Officiellement Jeanine s'est bien suicidée. Alfred Lindecker écrira en 1963 un livre destiné à réaffirmer son innocence. Malgré tout, ce drame reste une énigme.



*Simon-André  
Tissot*

### Simon-André TISSOT – Page 5

Simon André David Tissot est né le 20 mars 1728 à Grancy (canton de Vaud) et mort le 13 juin 1797 à Lausanne. Médecin suisse attiré de nombreuses personnalités comme le roi de Pologne et l'électeur de Hanovre, il fut surnommé « le médecin des princes et le prince des médecins » mais il ne s'intéressa pas seulement aux puissants. Il fut l'auteur en 1761 du célèbre "Avis au Peuple sur sa santé".

## La mystérieuse affaire Lindecker

Ce lundi 12 mars 1956 à Royat (Puy-de-Dôme), un fait divers va défrayer la chronique régionale et nationale durant des mois.

Alfred Lindecker, employé en qualité d'ingénieur chimiste chez Michelin à Clermont-Ferrand, quitte son bureau à 18 heures, monte dans sa voiture et démarre à 18h10. Il emprunte le trajet habituel qui traverse le centre ville avant d'atteindre sa villa située à l'extrémité ouest du vieux bourg de Royat. L'avenue du Puy de Dôme se glisse dans l'étroite vallée de la Tiretaine pour rejoindre la route nationale qui relie Clermont à Bordeaux, au pied du Puy de Dôme. De rares pavillons bordent le début de l'avenue. La villa est la dernière construction avant la pleine campagne. Elle est isolée et entourée de verdure. Lindecker arrive à destination à 18h25 et range son auto dans le garage situé sous la villa au niveau de la route.

Pénétrant à l'intérieur de la maison, il découvre le corps inanimé de Jeanine, son épouse. Elle est vêtue seulement de ses bas et d'un slip. Elle est allongée dans la cuisine. Les deux bras sont crispés vers le haut. Le revolver est près de la main droite. Alfred reconnaît immédiatement son arme.

A 18h37 il sort la voiture du garage et quitte son domicile pour aller à la gendarmerie. Le Chef de brigade écoute ses explications et lui répond que c'est de la compétence du commissariat de police. Le secrétaire de mairie qui accompagne Lindecker contacte par téléphone le commissariat puis un médecin.

Alfred prévient la tante de Jeanine. Ils regagnent tous les deux la villa. Il est 19 heures. Quelques minutes plus tard le médecin puis la police arrivent.

A son arrivée, le médecin procède aux examens d'usage. Le docteur Guin, n'est pas médecin légiste et ne possède aucun équipement adapté à la circonstance. Il constate une blessure sous le sein gauche avec un tatouage de poudre très net et un orifice avec léger écoulement sanguin sur chacune des deux tempes. Il situe l'heure du décès aux environs de 15h.

Le soutien-gorge de la victime est coincé sous le corps à la hauteur de l'aisselle gauche. L'inspecteur saisit l'arme délicatement par la crosse. Lindecker et le docteur ont déjà manipulée l'arme par le canon. Il s'agit d'un petit revolver de calibre 7.65 à 6 coups. Le barillet contient trois balles et les deux douilles des

balles tirées. Il manque donc une douille et un projectile... Aucune trace d'un troisième coup de feu n'est relevée. Ils recherchent dans la cuisine, mais en vain, la trace d'un troisième tir.

Par contre, la combinaison de la victime sera retrouvée plus tard sous le buffet. Le sous-vêtement porte la trace d'un coup de feu. Cette constatation conduit naturellement les policiers à déduire qu'il s'agit du premier tir et que la combinaison a été retirée après. Par qui et pourquoi ?

C'est la tante qui trouve sous la cuisinière la seconde balle qui a traversé le crâne. Les policiers notent l'absence de maquillage et supposent que la victime était en train de faire sa toilette quand elle a été tuée.

La police judiciaire arrive. Une dizaine de fonctionnaires investissent la maison et conduisent les premières investigations et un premier interrogatoire du principal témoin.

Lindecker indique aux enquêteurs son emploi du temps de la journée. Il a quitté la villa à 13h30 pour aller à son bureau. Un voisin confirmera ce point en précisant n'avoir entendu aucun bruit de détonation. Des collègues de travail diront l'avoir vu jusqu'à 17h. Il a travaillé seul dans son bureau jusqu'à 18h. A 18h10, il a quitté son travail et il est arrivé chez lui à 18h25.

Le lendemain matin, Alfred Lindecker est convoqué au commissariat. Il est interrogé de 9 heures à minuit. Il doit s'expliquer sur son emploi du temps pendant les deux jours qui ont précédé le drame.

Durant son interrogatoire, sa maîtrise insuffisante du français contraint parfois Lindecker à hésiter avant de répondre aux questions. Il est d'origine alsacienne et parle mieux l'allemand que le français. On lui demande pourquoi la combinaison de sa femme a été retrouvée sous le buffet. Il ne sait que répondre. Dans son livre (« *Le mystère de Royat* », éditions du Scorpion, 1962) il explique qu'il a préféré se donner le temps de réfléchir à des réponses rationnelles plutôt que de répondre qu'il ne savait pas. Ses réponses hésitantes ou tardives alimentent le sentiment de doute et de culpabilité à son encontre. On le laisse repartir chez lui à 22h.

Le 21 mars une contre-autopsie est ordonnée. On réalise un moulage à la paraffine des mains de la victime et de Lindecker. Il est persuadé que Jeanine s'est suicidée mais on commence à s'interroger sur la possibilité de se tirer une balle, de haut en bas, sous le sein gauche avec la main droite en pressant la gâchette avec le pouce comme il l'affirme.

Le 29 mars à 7h du matin, la police revient à la villa pour effectuer une nouvelle perquisition afin de rechercher la 3<sup>ème</sup> balle tirée par le revolver mais en vain. Les enquêteurs procèdent à des essais de tirs et concluent d'une manière catégorique que le bruit des détonations se confond avec tout autre bruit et qu'il est donc naturel que le voisinage n'ait prêté aucune attention particulière.

Donc Lindecker a pu faire feu sur Jeanine avant son départ pour le bureau le jour du drame. L'étau se ressert autour d'Alfred. Les policiers le pressent d'avouer. Il

clame son innocence. La piste d'un meurtre commis par un tiers est écartée en l'absence de traces de violence et de vol. Les résultats des tests à la paraffine semblent accablants pour le mari qui devient le suspect n°1. On a détecté des traces de produits nitrés sur ses mains (la poudre des cartouches contient du nitrate) et rien sur les mains de la victime.

En outre, les experts estiment que la victime ne pouvait pas se tirer la seconde balle. Le 20 avril le juge d'instruction inculpe Lindecker pour homicide volontaire et délivre un mandat d'écrou.

L'inculpé va alors faire preuve d'une remarquable intelligence et d'une grande pugnacité pour démonter l'argumentaire des enquêteurs et des experts. Il conteste la validité des tests à la paraffine. Peu fiables et mal réalisés. Les traces retrouvées sur ses mains s'expliquent par sa manipulation, 48 heures avant l'expertise, des charbons de la pompe à eau qu'il a réparée. Les charbons contiennent du nitrate et le test est incapable d'identifier l'origine des produits nitrés détectés. Le 1<sup>er</sup> tir aurait été réalisé à bout portant et non à bout touchant ? Erreur ! Il faut tenir compte de l'effet de recul de l'arme. La première balle a été tirée selon une trajectoire de haut en bas. Un éventuel meurtrier aurait du mesurer environ 1,83 m pour réaliser le tir sous un tel angle et Lindecker ne mesure que 1,62 m. Il est plus petit que sa femme. Il aurait fallu qu'il monte sur un tabouret ! Jeanine ne pouvait pas se tirer la seconde balle ? Qui peut le démontrer ? Le premier tir n'était pas mortel. Elle a eu le temps et la force de se loger la seconde balle dans le crâne. Il souligne que d'autres suicides avec deux balles successives ont existé. Que cela n'est pas impossible et qu'il est difficile de reconstituer après coup les faits et gestes d'une personne décidée à se donner la mort. Le mystère de la 3<sup>ème</sup> balle introuvable ? Jeanine a essayé l'arme dans le jardin quelques temps avant. Le projectile est certainement quelque part dans le sol. L'heure de la mort a été estimée entre 14 heures et 16 heures. Il n'était plus sur place à ce moment-là. La combinaison enlevée et poussée sous le buffet ? Jeanine l'a ôtée machinalement et la chatte Tototte l'a roulée sous le meuble par jeu. Jeanine était dépressive et hypersensible. Elle s'est suicidée. Quant à lui, il n'avait aucune raison de la tuer. Jalousie ? Jeanine était fidèle et n'avait pas d'amant. Voulait-elle le quitter ? Pourquoi ? Les enquêteurs ne devraient pas écouter les ragots suscités par la différence d'âge entre les époux (Jeanine a 35 ans et lui 53).

Face à l'impossibilité de prouver un mobile, aux incertitudes et contradictions soulevées par les expertises et malgré l'existence de présomptions sérieuses, le juge d'instruction renonce. Il délivre une ordonnance de non lieu. Alfred Lindecker est libéré en octobre 1956. Le dossier judiciaire est clôt. Plus d'un demi-siècle après les faits, cette affaire demeure une énigme.

## Simon André TISSOT: AVIS AU PEUPLE SUR SA SANTE

Au début de son ouvrage médical, intitulé « *Avis au peuple sur sa santé* », Simon André TISSOT décrit les causes les plus fréquentes des maladies du peuple et propose les moyens d'éviter ou de diminuer l'action de ces causes de maladies :

« La première Cause des Maladies qui attaquent le plus souvent le Peuple des Campagnes et celui des Villes est le travail fatiguant continué trop long-tems. Ses effets sont premierement et le plus souvent les Maladies inflammatoires, comme Esquinancie, Pleurésie, Fluxion de poitrine, etc. Secondement, mais beaucoup plus rarement, l'épuisement ou un état de langueur, dans lesquels on tombe tout d'un coup, et dont on guérit difficilement.

Il y a deux moyens de prévenir ces maladies; l'un est, d'éviter la cause qui les produit, mais souvent cela est impossible; l'autre, c'est, lorsqu'on est obligé à ces excès, de diminuer leurs effets par un grand usage de quelque boisson rafraîchissante, et surtout par du petit lait, ou du lait de beure (de la batue) ou par de l'eau, dans chaque pinte de laquelle on met un verre de vinaigre, ou de jus de raisins, de groseilles, de cerises qui ne sont pas encore mûrs; cette boisson salubre et agréable rafraîchit, et elle soutient les forces; Si on n'a pas pris ces précautions, ou qu'elles n'aient point été suffisante pour empêcher l'effet des excès, il en résulte très-frequeument ou des maladies inflammatoires ou l'épuisement. Je traiterai plus loin de ces maladies.

Une seconde cause très ordinaire de maladie, c'est de se reposer dans un endroit froid ayant extrêmement chaud, ou de se coucher sur la terre humide; et même sur celle qui paroît sèche, mais dont il s'élève continuellement une humidité froide; la transpiration s'arrête tout-à-coup; et cette humeur, se rejettant sur quelque partie intérieure, occasionne plusieurs maladies très violentes, surtout des esquinancies, des rhumatismes, des inflammations de poitrine, des pleurésies et des coliques inflammatoires. Il arrive aussi que le sang qui, dans de grandes chaleurs et pendant de violens travaux du corps, a été poussé dans de petits vaisseaux, où il ne pénètre que quand la circulation est très-accélérée, s'y trouve arrêté par l'effet du froid, et donne lieu à des inflammations dans ces parties. L'on est toujours maître de prévenir le mal en évitant la cause, qui est une de celles qui tuent le plus de gens : mais quand il est fait, dès qu'on commence à sentir les premiers symptômes de maladie, ce qui n'arrive quelquefois qu'au bout de plusieurs jours, il faut sur le champ se faire saigner, mettre les jambes dans de l'eau médiocrement chaude, se frotter près du feu avec des linges secs et chauds, et boire abondamment de l'infusion tiède n° 1 (\*). Ces secours préviennent souvent la maladie, qui devient au contraire plus fâcheuse, si l'on cherche à se faire suer par des choses échauffantes.

Une troisième cause; c'est l'eau froide, qu'on boit quand on a fort chaud : cette cause agit comme la précédente; mais ses suites fâcheuses sont ordinairement plus promptes et plus violentes. J'en ai vu les plus terribles exemples; des esquinancies, des inflammations de poitrine les plus fortes, des coliques, des inflammations du foie, et de toutes les parties contenues dans le ventre, avec un gonflement prodigieux, des vomissemens, des suppressions d'urines et des angoisses inexprimables. Les meilleurs remèdes sont, une ample saignée dès le commencement du mal, une abondance d'eau tiède, à laquelle on joint une cinquième partie de lait, ou la tisane n° 1 (\*), ou les laits d'amandes n° 4 (\*\*), le tout bu tiède; des fomentations d'eau tiède, sur la gorge, la poitrine, le ventre; des lavemens d'eau tiède et d'un peu de lait. Dans ce cas, et dans le précédent, un demi-bain tiède, après la saignée, a quelquefois soulagé très-promptement.

Il est bien étonnant, que les Laboureurs se livrent si souvent à cette mauvaise coutume, dont ils connoissent et évitent le danger, même pour leurs bêtes. Il n'y en a point, qui n'empêche ses chevaux de boire quand ils ont chaud, surtout s'ils doivent se reposer : il sçait que, s'il les laissait boire, peut-être ils en creveroient; mais il ne craint point de s'exposer au même danger. Ce n'est pas, au reste le seul exemple, dans lequel il paroisse faire plus de cas de la santé de ses bêtes que de la sienne.

Une quatrième cause, qui influe sur tout le monde, mais plus cependant sur le laboureur, c'est l'inconstance des tems. Nous passons souvent tout-à-coup plusieurs fois par jour, du chaud au froid, et du froid au chaud. C'est là ce qui rend les maladies catharrales et rhumatismales si fréquentes. La grande précaution qu'on doit avoir, c'est d'être ordinairement un peu plus vêtu que la saison ne l'exige, de prendre les habits d'hiver de bonne heure en Automne, et de ne pas se presser de les quitter au printemps. Les ouvriers qui se déshabillent pendant le tems du travail, doivent avoir soin de ne quitter leurs habits, que plus d'une heure après le lever du soleil, et de les remettre le soir en se retirant, ou mieux encore au coucher du soleil. Les variations dans la température de l'air, ou les changemens du chaud au froid et à l'humide, qui sont très-fréquens et subits dans ce pays-ci, doivent faire suivre aux Ouvriers de tout genre, même à ceux qui sont sédentaires, le conseil que l'on donne ici sur les habillemens : cela est encore plus important dans les lieux où des rivières, des bois, des montagnes entretiennent une humidité considérable, et où les matinées et les soirées sont froides et humides en tout tems. Ceux qui, par négligence, se contentent de les remporter perchés sur leurs outils, s'en trouvent quelquefois très-mal. Il y a des endroits, où des montagnes, des bois, des eaux stagnantes et corrompues entretiennent une humidité, et rendent l'air très-mal sain; c'est là où il est plus nécessaire que par tout ailleurs de se couvrir, et de ne sortir que pendant les heures auxquelles le soleil est sur l'horizon, pour éviter, s'il est possible, les fièvres d'accès, et autres maladies qui règnent sans relâche dans de pareilles habitations. Qu'on se garde surtout de dormir à l'air; cette imprudence est mortelle.

Ces variations promptes amènent souvent des ondées de pluie, et même de pluie froide, au milieu du jour le plus chaud; et l'ouvrier, baigné dans une sueur

chaude, est tout-à-coup trempé dans l'eau fraîche; ce qui occasionne les mêmes maux que le passage prompt du chaud au froid, et exige les mêmes remèdes. Si le soleil ou un air chaud revient d'abord, il n'y a pas grand mal; si le froid dure, souvent plusieurs en sont incommodés.

Un voyageur est quelquefois mouillé en route, sans pouvoir l'empêcher; le mal n'est pas fort grand, si peu de temps après, il quitte ses habits : mais j'ai vu des pleurésies mortelles, pour avoir négligé ces précautions. Quand on a eu le corps ou les jambes mouillés, il n'y a rien de plus utile, que de se laver avec de l'eau tiède, ou du moins de se frotter devant le feu avec des linges secs et fort chauds. Quand il n'y a eu que les jambes mouillées un bain tiède de jambes est très-utile. J'ai guéri radicalement des personnes sujettes à avoir des coliques violentes, toutes les fois qu'elles avoient eu les pieds mouillés, en leur donnant ce conseil. Le bain est encore plus efficace, si l'on fait fondre dans l'eau un peu de savon.

La cinquième cause à laquelle on ne pense guères, et qui produit en effet des accidens moins violens, mais qui nuit cependant très-réellement, c'est l'usage ordinaire, dans presque tous les Villages, d'avoir les courtines ou fumiers précisément dessous les fenêtres : il s'en exalent continuellement des vapeurs corrompues, qui, à la longue, ne peuvent que nuire et contribuer à produire des maladies putrides. Ceux qui sont accoutumés à cette odeur, ne s'en apperçoivent plus; mais la cause n'en agit pas moins : et ceux qui n'y sont pas accoutumés, jugent de toute la force de l'impression.

Il y a des Villages dans lesquels, après que les courtines ou fumiers sont enlevés, on conserve des mares dans la même place. L'effet en est encore plus dangereux; parce que cette eau corrompue, qui croupit pendant toutes les chaleurs, laisse exhaler ses vapeurs avec plus de facilité, et plus abondamment que les fumiers. Etant allé à Pully le grand en 1759, à l'occasion d'une fièvre putride epidémique, qui y faisoit des ravages, je sentis en traversant le Village, l'infection de ces mares, et je ne pus pas douter qu'elles ne fussent la principale cause de cette maladie, et d'une semblable, qui y avoit régné cinq ans auparavant; le village est d'ailleurs dans une exposition saine. Il seroit à souhaiter qu'on prévînt ces accidens en renonçant aux mares, ou du moins en les éloignant, ainsi que les fumiers, le plus qu'il est possible du lieu que l'on habite, et où l'on couche.

L'on peut joindre à cette cause, le peu de soin que le paysan à d'aérer sa chambre. L'on sçait qu'un air trop renfermé, occasionne les fièvres malignes les plus fâcheuses; et le paysan ne respire jamais chez lui, qu'un air de cette espèce. Il y a de très petites chambres, qui renferment jour et nuit, le pere, la mere, sept ou huit enfans et quelques animaux, qui ne s'ouvrent jamais pendant six mois de l'année, et très-rarement les six autres. J'ai trouvé l'air si mauvais, dans plusieurs de ces chambres, que je suis persuadé, que si ceux qui les habitent n'alloient pas souvent au grand air, ils périroient tous en peu de tems : on y voit presque partout de la moisissure qui est un indice de corruption. Il est aisé de prévenir les maux que cette cause produit, en faisant deux croisées opposées, ou une seule, mais qui se trouve vis-à-vis de la porte, et en les ouvrant journellement pour aérer la chambre. Cette précaution si simple auroit les plus heureux effets.

Je mets pour sixieme cause l'Yvrognerie, qui ne produit pas les epidémies, mais qui tue, dans tous les tems et par-tout. Les misérables qui s'y livrent, sont sujets à de fréquentes inflammations de poitrine et pleurésies, qui souvent les emportent à la fleur de l'âge : s'ils réchappent quelquefois de ces maladies violentes, ils tombent long-tems avant l'âge de la vieillesse, dans toutes ses infirmités, et surtout dans l'asthme, qui les conduit à l'hydropisie de poitrine. Leurs corps usés par les excès, ne répondent point à l'action des remédes, et les maladies de langueur qui dépendent de cette cause sont presque toujours incurable.

Heureusement la société ne perd rien, en perdant ces sujets qui la déshonorent, et dont l'âme abrutie, est en quelque façon, morte long-tems avant leur corps.

Les alimens sont souvent aussi une cause de maladie pour le peuple; cela arrive

- quand les grains mal mûrs, ou recueillis encore humides dans les étés fâcheux, ont acquis une mauvaise qualité : heureusement cela est rare, et l'on peut diminuer le danger par quelques précautions, telles que celles de laver et de sécher exactement le grain, de mêler un peu de vin à la pâte en la pétrissant, et de laisser lever un peu plus long-tems, et de faire cuire davantage le pain.
- Les grains les plus beaux et les mieux recueillis s'altèrent très-souvent dans la maison du paysan, ou parce qu'il ne se donne pas les soins qu'il devrait se donner, ou parce qu'il n'a pas d'endroit propre à les conserver, même d'un été à l'autre. Il m'est très-souvent arrivé, en entrant dans quelqu'une de ces maisons, d'être frappé d'une odeur de grains mal conservés. Il y a des moyens aisés et connus de parer à cela avec un peu de foin; mais je n'entrerai là-dessus dans aucun détail, il suffit de faire sentir, que le grain étant notre principale nourriture, la santé souffre nécessairement, quand il n'est pas bon.
- Avec de bon grain, on fait souvent de mauvais pain, en ne le laissant pas assez lever, en le cuisant trop peu, et en le gardant trop long-tems dans des lieux humides. Tous ces défauts ont des suites fâcheuses, pour tous ceux qui en mangent, mais d'une façon plus marquée chez les enfans et les gens qui sont malades, sujets à l'être, ou qui sont convalescens. On a vu plusieurs fois dans l'Allemagne et dans quelques Provinces de France des maladies épidémiques, accompagnées de symptômes les plus terribles, causées par l'usage du seigle ergoté.

Les tartes ou gâteaux sont un abus du pain, qui est très-nuisible, quand il se répète fréquemment. C'est une pâte presque toujours mal levée, et souvent elle ne l'est point du tout; en outre, cette pâte étant toujours trop peu cuite, grasse et chargée de beure vieux, de beure fondu, de vieux sain-doux, ou de toutes autres choses grasses ou aigres, elle est un des alimens les plus indigestes que l'on est inventé. Ce sont les femmes et les enfans, à qui ces pâtes conviennent le moins, qui en font le plus d'usage. Les petits enfans surtout, qui vivent quelquefois plusieurs jours de suite de ces tarres, sont la plûpart hors d'état d'en faire



parfaitement la digestion : ils contractent un principe d'obstructions dans les vicères du bas-ventre, et d'épaississement glaireux dans toute la masse des humeurs qui les jette dans plusieurs maladies de langueur, fièvre lente, étisie, moueure, careau, humeurs froides, foiblesse pour le reste de leurs jours, etc. Il n'y a peut-être rien de plus mal sain qu'une pâte mal levée, mal cuite, grasse et rendue aigre par l'addition de fruits. Les raisons d'économie se joignent aux raisons de santé, pour faire renoncer le paysan à manger des tartres et gâteaux.

Il y a quelques autres causes de maladies, tirées des alimens, mais moins fâcheuses ou moins générales, et dans lesquelles il est impossible d'entrer. Je finirai par cette remarque générale; c'est que l'attention que le paysan à de manger lentement, et de mâcher avec beaucoup de soin, diminue infiniment les dangers de son mauvais régime; et je suis convaincu, que c'est une des plus grandes causes de la santé dont il jouit. Il faut y ajouter l'exercice qu'il prend; le long séjour qu'il fait au grand air, où il passe les trois quarts de sa vie, et, ce qui est aussi un avantage très-considérable, l'heureuse habitude de se coucher de très-bonne heure, et de se lever de grand matin. Il seroit à souhaiter qu'à tous ces égards, et peut-être à bien d'autres, les gens de la campagne servissent de modèle à ceux des villes.

La mauvaise qualité de l'eau est encore une cause ordinaire des maladies dans les campagnes. Les eaux sont gâtées par le terrain, dans lequel elles passent et séjournent, comme lorsqu'elles coulent et reposent sur des bancs de coquilles, où elles deviennent nuisibles par le voisinage ou l'égoût des fumiers et des mares.

Lorsqu'on a de l'eau trouble, il suffit le plus souvent de la laisser en repos pour qu'elle s'éclaircisse en déposant; si cela n'arrive pas, ou si on a de l'eau limoneuse, bourbeuse, il n'y a qu'à la jeter dans un vaisseau rempli à moitié de sable fin, l'y agiter et remuer violemment pendant quelques minutes. Quand l'agitation sera cessée, le sable en retombant au fond du vaisseau, y entraînera les saletés que l'eau tenoit suspendues : ou ce qui est encore mieux et très-facile, on peut approcher deux tonneaux, dont l'un sera beaucoup plus élevé que l'autre; le plus élevé sera rempli de sable à moitié, on y mettra l'eau trouble, bourbeuse, limoneuse, elle se filtrera à travers ce sable, sortira claire par une ouverture pratiquée au fond du tonneau, et tombera dans celui qui est plus bas, et qui servira de réservoir.

Lorsque l'on a de l'eau seleniteuse, c'est ce qu'on nomme ordinairement de l'eau dure, parce que le savon s'y fond difficilement, et que les semences farineuses et les légumes y deviennent dures au lieu de s'amollir, il faut exposer cette eau au soleil, ou la faire bouillir, et y mettre quelques légumes ou du pain grillé ou non grillé.

Si on est obligé de se servir d'eau corrompue, on y fera fondre un peu de sel marin, on y mêlera du vinaigre, où on y fera cuire quelque plante aromatique.

Il arrive souvent que les eaux des puits publics soient infestées par un limon qui est au fond, et par des animaux qui y tombent et s'y putréfient. Il faut éviter de boire l'eau de neige aussi-tôt qu'elle est tombée, il paroît que c'est une eau qui

cause des goîtres aux habitans de quelques montagnes, et des coliques a beaucoup de personnes. L'eau étant d'un usage si fréquent, on doit être attentif à en avoir de bonne : la mauvaise est, après l'air, la cause la plus commune des maladies, et celle qui en produit davantage et de plus fâcheuses, elle cause souvent des épidémies.

L'on ne doit point omettre dans le dénombrement des Causes des maladies du Peuple, la construction de leurs maisons, dont un grand nombre sont, ou appuyées contre un terrain élevé, ou une peu creusées en terre. L'une ou l'autre de ces situations les rend humides; ceux qui les habitent en sont incommodés, et s'ils ont quelques provisions, elles se gâtent et deviennent une nouvelle source de maladies. Le Manoeuvre robuste ne sent pas d'abord les influences de cette habitation marécageuse; mais elles agissent à la longue, et j'en ai vu surtout les mauvais effets les plus sensibles sur les femmes en couche et les enfans. Il seroit fort aisé de remédier à cet inconvénient, en élevant le sol de quelques pouces au-dessus du niveau du voisinage, par une couche de sable, de petits cailloux, de brique pilée, de charbon, ou d'autres choses semblables; et en évitant de bâtir contre un terrain plus élevé. Cet objet mériteroit peut-être l'attention de la police; et j'exhorte fortement tous ceux qui bâtissent à prendre les précautions nécessaires à cet égard. Une autre attention, qui couteroit encore moins, c'est de tourner leur maison au midi oriental, c'est l'exposition, toutes choses d'ailleurs égales, la plus salutaire et la plus avantageuse; cependant je l'ai vue très-souvent négligée, sans qu'on pût assigner la moindre raison pour ne l'avoir pas choisie.

Ces causes paroîtront peu importans aux trois quarts du Public. J'avertis qu'ils sont plus de conséquence qu'on ne pense; et tant de causes contribuent à détruire les hommes, qu'il ne faut négliger aucun des moyens qui peuvent contribuer à leur conservation.

*Notes:*

(\*) Tisane n°1 : prenez une poignée de fleurs de sureau, mettez-les ensuite dans une écuelle de terre; ajoutez-y deux onces de miel et une once et demie de bon vinaigre; versez sur le tout deux pintes d'eau bouillante; remuez un peu le tout avec une cuiller pour faire fondre le miel; couvrez l'écuelle, et quand la liqueur est froide, passez par une linge.

(\*\*) Laits d'amade n° 4 : prenez trois onces d'amandes, une once de graine de courge ou de melon; pilez-les dans un mortier, en y ajoutant peu-à-peu une chopine d'eau. Passez par un linge. Repilez le résidu avec une chopine de nouvelle eau, et réitérez de cette façon jusqu'à ce que vous ayez employé une pinte et chopine d'eau, qu'on peut encore faire repasser sur le marc. On peut sans danger joindre aux amandes, en les pilant, une demi-once de sucre, qui à cette dose n'échauffera point, comme on l'imagine ordinairement et mal à propos. On peut aussi ajouter, pour les personnes délicates, un peu d'eau de fleur d'orange. »